

Dieu n'est pas mort dans le cinéma canadien

Léo Bonneville

Number 52, February 1968

Le cinéma canadien III

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51666ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonneville, L. (1968). Dieu n'est pas mort dans le cinéma canadien. *Séquences*, (52), 8–15.



Trouble-fête, de Pierre Patry

DIEU N'EST PAS MORT dans le cinéma canadien

Léo Bonneville

S'il faut croire le Père Bradet, O.P. et Goethe, nos cinéastes québécois ne peuvent s'empêcher de parler de religion dans leurs films. Le premier prétend qu'après dix minutes de conversation, les Québécois, sans la moindre pression, abordent infailliblement un problème religieux ⁽¹⁾ et Goethe

dit un jour à Riemer: "Les hommes ne sont créateurs de poésie et d'art que tant qu'ils sont encore religieux; sinon, ils ne font qu'imiter et répéter, comme *nous* en ce qui concerne l'antiquité dont tous les monuments étaient des

(1) In le Magazine *La Presse*, samedi, le 13 janvier 1968, p. 9.

oeuvres de foi, alors que nous ne les reproduisons que par rêveuse imagination, fin en soi pour nous, et d'une manière fantasque." (2) Il serait grossier et méprisant d'assimiler nos cinéastes québécois à des "imitateurs" et des "répétiteurs". D'ailleurs, il faut bien reconnaître que la majorité d'entre eux, née sur le sol du Québec, province originelle de l'immense Canada, grandie dans des institutions généralement à obédience religieuse, vivant dans un climat chrétien dominé par les commandements de Dieu, a respiré la liturgie de l'Eglise et connu les sacrements. Est-il possible que cette prégnance religieuse n'ait rien laissé en eux? Bien au contraire. Et nous verrons que chacun, à sa façon, aborde dans les films des aspects religieux particuliers. C'est pourquoi, cette étude cherche à examiner et à apprécier les façons dont nos cinéastes considèrent le phénomène religieux chez nous. (3)

(2) Cité par Urs von Balthasar, in *Qui est Chrétien?* Paris, Salvator, 1967, p. 18.

(3) Et Arnold Toynbee, le grand historien britannique, écrivait récemment: "Le sens religieux — contrairement aux talents artistiques, scientifiques ou techniques — est ancré dans le coeur de tout humain. Il faut savoir l'y retrouver car il demeure généralement caché, sauf dans les grandes crises." *Le Figaro Littéraire*, 15 janvier 1968.

1. L'homme relié

Si l'on veut avoir une idée (assez juste) de la vie d'un groupe de jeunes qui remettent en question le phénomène religieux, il faut revoir *Trouble-fête*. L'auteur a tenté d'exprimer les tiraillements intimes d'un jeune homme qui met en doute les expressions de la foi. Il faut dire que le comportement des étudiants est assez lamentable et ne révèle pas une grande maturité. Leur attitude à la chapelle et au cours de religion dénote ou de l'étourderie ou un manque de convictions religieuses. Bien sûr, dans de telles dispositions, "aller à la messe" peut paraître du "temps perdu" ou une "niaiserie". Il faut avouer que le sermon de l'aumônier n'aide pas beaucoup à tirer les jeunes de leur désintéressement. Pourtant on ne peut dire que les jeunes méprisent la religion. Leurs discussions sur le catholicisme, le bouddhisme nous prouvent le contraire bien que les arguments apportés paraissent assez faibles. Mais ce que les jeunes rejettent, c'est la pratique religieuse. La parodie du chapelet le démontre bien. D'ailleurs les objections d'un automobiliste contre les dangers de la vie ne semblent pas toucher beaucoup son auditeur. Ce chauffeur a beau dire que la prière est nécessaire, distribuer une image du Sacré-Coeur, afficher

deux statuettes et un crucifix dans sa voiture, tout cela indiffère le jeune homme. On peut affirmer que l'automobiliste est plus maladroit que zélé. Probablement que sa foi spontanée et sûre admet ces manifestations extérieures mais elles ne touchent pas le jeune homme. Pourtant le héros du film va rencontrer le véritable Trouble-fête lors d'une retraite fermée et reconnaître qu'il avait raison. Remarquons qu'à un certain moment, la prière fervente du héros atteste que les ponts ne sont pas coupés entre Dieu et lui. La religion demeure.

L'effort de Pierre Patry et de son scénariste pour nous montrer les hésitations, les repentances, les mouvements de son héros en crise intérieure est louable. On peut regretter le ton parodique, le style emporté, le grossissement des caractères. En fait, *Trouble-fête* cache plus de choses qu'il n'en montre. C'est pour cela que le film est plus révélateur qu'on ne le croit de prime abord.

L'homme relié à Dieu, nous le découvrons plus profondément dans les deux derniers films de Pierre Perrault: *Pour la Suite du monde* et *Le Règne du jour*. L'auteur suivant ses héros à la trace ne pouvait éliminer le problème de Dieu et de la pratique religieuse dans la vie des Tremblay. Ici aussi

on écoute un sermon. Un sermon qui n'est pas meilleur que celui de *Trouble-fête*. Cependant la différence vient de l'auditoire. Et c'est beaucoup. Voilà un peuple chrétien qui vit dans une certaine crainte religieuse — le curé lui rappelle les menaces de Dieu — qui est une sorte de sagesse chrétienne. A cette audition des paroles du curé se joignent des pratiques paraliturgiques qu'on peut rapprocher de certaines manifestations superstitieuses. Ici la religion souffre d'un synchrétisme équivoque. Et la foi des habitants de l'île-aux-Coudres apparaît entaché de croyances bizarres. Toutefois, il ne faudrait pas conclure que la foi de ces gens est panthéiste comme l'affirme trop rapidement Pierre Perrault. (4) Les habitants de l'île n'adorent d'autre dieu que le Dieu de la Bible et son fils unique Jésus-Christ. Ce qui se greffe sur cette foi n'annule pas leur croyance fondamentale. Car cette foi, elle vient en droite ligne des ancêtres. Et c'est un acte de foi et d'action de grâces que posent les Tremblay en participant à une messe dominicale en Normandie. Dans *Le Règne du jour*, le curé leur rappelle cette foi qui a traversé les mers et conservé son sel de ferveur intact. Léopold Tremblay pétri de christia-

(4) In *Séquences*, octobre 1963, no 34, p. 44.

nisme, fidèle à sa vie catholique va jusqu'à dire avec un accent réjoui : "Le latin, ça nous a marqués", signifiant ainsi que la liturgie garde toute sa valeur et sa beauté. En fait, Alexis et Marie, ce couple modeste et heureux, de retour d'un pèlerinage aux sources, rendent hommage au Seigneur en priant à genou dans la cabine du transatlantique. Tant tout ce qu'ils ont reçu est un cadeau de Dieu. (5)

2. Des signes religieux

Ne peut-on pas dire que les signes extérieurs reflètent des dispositions intérieures ? Pourquoi garde-t-on dans sa chambre, au restaurant (in *La Corde au cou*) dans sa voiture (in *Trouble-fête*, YUL 871) des objets religieux comme des crucifix, des statues ? Cela ne dénote-t-il pas un certain attachement à une croyance enfouie intérieurement ? Qu'importe pour le moment que cette foi soit vacillante ! N'est-ce pas une expression volontaire ? La révolte, on la percevait dans le cri de Claude : "J'ai grandi sous la surveillance des confesseurs." (*Le Chat dans la sac*) Et il regrette qu'on lui ait enseigné la foi plutôt qu'une manière de penser. Comme si la foi interdisait

(5) C'est Alexis qui ne se gênera pas pour dire : "Les seins que le bon Dieu a donnés, c'est pas seulement pour s'amuser."



Le Règne du jour, de Pierre Perrault

de penser et comme si Claude ignorait Pascal. La démission de Claude : "Je n'ai pas de vie réelle. Je ne fais rien. Je ne cherche pas à faire quelque chose", montre assez dans quel désarroi il est tombé. Il n'a plus rien après quoi s'agripper. Il évoque la révolution cubaine, s'élève contre la censure... mais son esprit est complètement anéanti. Cette cure de solitude peut-elle lui être salutaire ? Au contraire, quand le héros d'*A tout prendre* a une décision à prendre, c'est chez son ami qu'il se rend et cet ami est le Père Simon. Car désirant épouser Johanne et épris de liberté en amour, il ne sait comment concilier ses exigences. Le Père Simon ne peut rien lui dire d'autre que, pour être heureux, il doit se mettre en règle avec sa conscience. La fidélité est une condition du bonheur et le bonheur est indispensable pour s'exprimer. Il y a donc dans *A tout prendre* une

frénésie de bonheur et aussi une démarche velléitaire. Le héros est un frère des personnages d'André Gide.

Bien sûr, on peut résumer habilement l'épopée mystique de la fondation de Ville-Marie par des dessins caricaturaux. C'est (*Le Révolutionnaire*) faire fi rapidement des données historiques et des moments les plus angoissants de la Nouvelle-France. Tout peut servir à mettre en doute le travail apostolique de nos premiers missionnaires.

3. Dieu devant ses juges

Cette volonté d'affronter Dieu, elle se manifeste davantage dans *Il ne faut pas mourir pour ça*. Le petit monologue imité de Sartre: "Dieu s'amuse. Il joue avec nous pour savoir comment on va réagir. Moi, j'essaie de respecter les insectes pour que Dieu respecte les hommes", a quelque chose d'assez frelaté. On sent très bien que le héros récite et que l'auteur lui fait faire de la petite philosophie. Ça manque de conviction. C'est d'ailleurs ce qui rend ce film assez vain: le côté ludique du personnage agace. D'ailleurs on n'en est pas à un seul mot d'auteur. A la mort de la mère, son personnage dira: pas de superproduction liturgique. Décidément l'auteur oublie que le triomphalisme de l'Église est dépassé. Rappelons-nous le

pantin de curé qui ne surgit que pour faire son petit numéro: le problème de la foi — tout le monde a mal au foie: c'est comme du chou à la crème. Et puis, hop, il disparaît. Banal jeu de mots qui dénote une absence de goût. (6)

Il y a plus de révolte dans la déclaration du héros de *La Corde au cou*: "Dieu en sa justice a tout donné aux uns et tout enlevé aux autres."

On le voit, ces auteurs veulent faire le procès de Dieu, lui demander des comptes. Comme si Dieu était un comptable rigide éloigné de la terre et dominant d'un regard glacial les hommes désespérés. Dans *Il ne faut pas mourir pour ça*, le héros affirme que "Dieu est grand. Il doit être comme un homme qui écrase les insectes". Encore une fois on ravale Dieu au rôle d'un puissant propriétaire, maître de l'univers et insensible aux misères humaines. Comme si son Fils n'était pas venu les connaître. Mais on voudrait sans doute un monde à soi, conçu à sa manière. Ce serait assurément mieux

(6) Le film *Patricia et Jean-Baptiste* nous confirme l'obsession religieuse de Jean-Pierre Lefebvre. Mais toutes les allusions — sonores et visuelles — se ramènent à des gamineries d'adolescents attardés. Les deux personnages s'ennuient à faire mourir... les spectateurs. C'est assez affligeant. Le cinéma canadien rampe.

réussi. Il y a plus d'humour dans YUL 871 quand Madeleine demande à son ami : "Est-ce que tu crois que la science fiction va remplacer la croyance en Dieu ?" — Et la réponse vient spontanément : "Dieu seul le sait."

4. La vraie foi

Toutefois, un film chez nous aborde d'une façon résolue le problème de la foi : c'est *Le Festin des morts* de Fernand Dansereau. En reconstituant les événements de 1638 au cœur de la Nouvelle-France, l'auteur a utilisé les *Relations* des Jésuites. Bien qu'il n'identifie pas d'une façon explicite le jeune héros du film, compagnon d'apostolat du Père Jean de Brébeuf, il nous montre les missionnaires aux prises avec les difficultés du lieu et du milieu. Les Hurons accusent les missionnaires de les faire mourir. Une maladie sévit dans leur groupe. Pour les Hurons, ce qui intéresse d'abord les missionnaires, c'est la mort parce qu'il y a l'éternité. C'est pourquoi, un Huron déclare : "Je hais votre ciel car il faut mourir pour y aller." Cette vie sur terre lui suffit. Selon l'économie chrétienne interprétée par les Hurons, tuer c'est un grand bienfait parce qu'on envoie la victime au ciel. Tout signe extérieur du chrétien devient un danger et une menace. On comprend alors l'attitude des Hurons



Le Festin des morts, de Fernand Dansereau

qui attaquent la croix des chrétiens et blasphèment furieusement. (7) Ce que les Hurons attendent des missionnaires, c'est non la science mais la bonté, l'humilité. Et ici la foi garde toute sa pureté et les missionnaires n'ont que faire de la sorcellerie. Mais la ferveur in-tempestive de jeunes missionnaires

(7) On est loin des vulgaires jurons de *Trouble-fête* : "Mon Christ, je vais te montrer si on est des enfants" ou encore du fameux "Salut mon grand Tabarnaque". (*Entre la Mer et l'eau douce*) qui a bouleversé Pierre Perrault au point de le faire délirer (Cf. *Cahiers du cinéma*, octobre 1967, no 194, p. 61.)

veut précipiter l'entrée des Hurons dans la grande famille des chrétiens. Toutefois le raisonnement pratique des Hurons provoque la remarque définitive : "Pourquoi aller au ciel des Français si on ne connaît personne". La passion du baptême mène à l'intransigeance : ou aller brûler en enfer ou monter au ciel. Mais le doute finit par naître chez le chef Huron : "Si ton ciel était vrai?" Doute qui opérera inversement dans l'âme du jeune missionnaire qui ne sait plus ce que Dieu attend de lui. Doute effrayant qui lui fait apostropher Dieu en ces termes : "Tu ne réponds pas; Tu ne réponds jamais." Seul demeure imperturbable le puissant Jean de Brébeuf qui fait peu état de cette vie et qui considère comme une faveur singulière de la bonté de Dieu de souffrir pour Son amour. En une heure aussi solennelle il a l'humour d'avouer : "Nous sommes de Sa compagnie." Au soir suprême, Brébeuf peut confesser aux Hurons qu'il les a beaucoup aimés et qu'il ne craint pas la mort qui conduit à Dieu. Force et puissance de ce missionnaire lucide qui contraste avec l'incertitude et le brouillard qui enveloppent le jeune missionnaire. Toutefois ce dernier a raison : "La faute est de se croire à l'abri de Satan." Dans son errance finale, il jure de ne jamais chercher par volonté à quitter la Ca-

nada. Voeu ultime d'une âme troublée qui crie dans la nuit neigeuse et sous le ciel bas en levant la tête et en agitant les bras : "Qu'attends-Tu de moi?"

Film qui pose avec gravité et respect tout le problème de la foi et aussi le problème du salut éternel. Croire n'est jamais donné une fois pour toutes. Et il serait présomptueux de se sentir rassuré parce qu'un jour on a été enté sur l'arbre de l'Eglise. Kierkegaard écrivait dans une sorte de tremblement : "Dans la mesure où la vérité peut s'apprendre, il faut bien présupposer qu'elle n'est pas; en tant donc qu'elle doit être apprise, on la cherche." Fernand Dan-sereau, avec *Le Festin des morts* aux images riches de beauté, au récit abrupt et direct, provoque plus de réflexion que d'émotion. C'est un film qui ne laisse pas tranquille.

* * *

Cette foi religieuse peut-on également la trouver chez nos compatriotes au delà de la frontière du Québec? Il n'en est pas question directement dans *Nobody Waved Goodbye* (Départ sans adieux) où le jeune Peter refusant la vie confortable de ses parents en prend assez large avec le bien d'autrui.



The Drylanders, de Don Haldane

Dans *Warrendale*, les enfants ont soif d'amour et Irene avoue qu'il est "triste de savoir qu'on est moins aimé par sa propre mère que par le premier venu." A la mort de la cuisinière, les enfants feront l'expérience de la mort d'un être aimé. C'est une béance qui s'installe dans leur vie. Et en suivant la dépouille mortelle de Dorothy, ils semblent affirmer que tout ne finit pas dans cette terre où le corps retourne.

Mais la confiance en Dieu, elle semble inébranlable dans l'âme d'Elisabeth de *Drylanders* (Un autre Pays). Malgré les distances, malgré l'isolement, les familles se retrouvent au temple pour chanter les

louanges du Seigneur. La sécheresse compromet dangereusement l'avenir de la petite communauté. Et les cris montent vers le ciel pour demander de la pluie, rien que de la pluie. "A moins qu'Il ne soit devenu sourd, réplique quelqu'un. — Non, Il entend", répond un autre. Ce qu'il faut de patience pour garder confiance jour après jour, chaque jour nouveau devenant de plus en plus sombre. Elisabeth qui avouait que la Providence continue de combler ses serviteurs après les difficultés, la même Elisabeth sent une fissure se faire en elle devant une situation devenue insoutenable: "L'espérance a des limites", lance-t-elle. Bien sûr, l'espérance est une grande vertu qui fait marcher les deux autres, disait Péguy. Et la pluie finit toujours par venir car la terre tourne, tourne et l'épreuve prend fin un jour. *Drylanders* avec dignité, sécheresse évidemment, nous rappelle la terrible année 1907 en Saskatchewan, année qui confina les habitants de cette région au seuil du désespoir.

* * *

Ainsi, peuple fondamentalement chrétien, les Canadiens dans leurs films ne peuvent s'abstenir de parler de Dieu. Qu'importe que leurs discours soient une louange ou un défi! Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, Dieu n'est pas mort chez nous.